

MARION L' HOUR

My Diary

Le journal intime de la reine



Flammarion



Quand on s'appelle Elizabeth II et qu'on a dû tenir sa langue pendant soixante-dix ans, se lancer dans un journal intime relève du défoulement personnel autant que de la soupape salvatrice. Avec une ironie mordante, la souveraine de quatre-vingt-treize ans consigne tout dans ce carnet secret : les dilemmes de la vie quotidienne (foulard ou chapeau ? manteau bleu ou vert ?), les contrariétés familiales, les soubresauts qui secouent le royaume, du Brexit à la Covid. Outre le prince de Galles, les Cambridge « parfaits » et les Sussex « difficiles », on y retrouvera, croqués avec drôlerie et férocité, « le charmant et impudent » Macron, « l'ébouriffé » Boris Johnson, « l'orang-outan » Donald Trump, mais aussi l'habilleuse en chef Angela et l'impassible secrétaire privé Edward. Un récit sur le fil, entre fiction et document : si tout le factuel est vrai, les pensées de la reine, *thank God*, sont pure fiction.

Marion L'Hour est journaliste à France Inter. De 2017 à 2020, elle a couvert l'actualité britannique pour divers médias, dont BFMTV, Les Jours et Le Parisien. Elle a coécrit l'enquête Dans l'enfer de Bercy (2017).

My Diary

Le journal intime de la reine

(29 mars 2019 - 17 avril 2021)

Marion L'Hour

My Diary

roman

Flammarion

© Flammarion, 2021.
ISBN : 978-2-0802-5654-6

❧ LES PERSONNAGES ❧

Le prince Philip

Mon cher époux depuis plus de soixante-dix ans, aussi éruptif que je suis calme et aussi blagueur que je suis (officiellement) sérieuse. Retraité en 2017, Philip passe le plus clair de son temps dans notre résidence de Sandringham, dans le Norfolk. Bien sûr, il apprécie de ne plus devoir m’accompagner partout – en marchant deux pas derrière moi, étiquette oblige – mais nous nous parlons presque chaque jour.

Le prince Charles

Mon fils et premier héritier est plus que prêt pour me succéder : il y a dédié sa vie, depuis sa plus tendre enfance. Excentrique, sensible, très engagé dans les causes environnementales, il m’exaspère parfois. Accompagné de son épouse Camilla Shand, duchesse de Cornouailles, il remplit malgré tout son rôle d’héritier avec sérieux. Un sérieux peu apprécié de mes sujets, qui lui en veulent encore d’avoir divorcé de Diana dans les années 1990.

Les Cambridge, William et Kate

William, mon petit-fils, enfant de Charles et Diana, est deuxième dans l'ordre de la succession. Malgré les rumeurs occasionnelles, William et son épouse Catherine, dite Kate, duchesse de Cambridge, forment un couple apparemment uni, soucieux de me représenter dignement lors de divers engagements publics et d'élever leurs trois enfants, George, Charlotte et Louis, dans un semblant de normalité. Ils incarnent la royauté à la perfection – ce qui est parfois agaçant.

Les Sussex, Harry et Meghan

Mon petit-fils préféré, ma royale crapule, fils de Charles et frère de William, mais très différent de ces deux-là : longtemps Harry a multiplié les frasques et les débordements. Il s'est rangé depuis son passage à l'armée et sa relation avec l'actrice américaine Meghan Markle, même si les tourtereaux ne semblent ne rien vouloir faire comme les autres et bousculent la royauté.

Andrew, duc d'York

Ai-je trop gâté mon cadet, né pendant mes années sereines de souveraine installée ? En tout cas il s'est toujours conduit comme un enfant terrible. Relation tumultueuse et divorce à grand fracas d'avec Sarah Ferguson, affaires parfois contestables et fréquentations détestables, comme celle du financier américain pédophile Jeffrey Epstein. Et voilà qu'il est accusé lui aussi d'avoir fricoté avec une mineure...

Sophie, comtesse de Wessex

Merveilleuse Sophie, épouse d'Edward, mon plus jeune fils, le seul qui n'aie pas divorcé. Ils ont ensemble deux adorables enfants : Lady Louise Windsor et James, viscount Severn. Sophie a la cinquantaine et s'occupe de pas moins de soixante-dix associations et organisations de charité en mon nom. Calme, souriante et digne de confiance, elle m'accompagne souvent lors des événements royaux et dans mon royal véhicule.

Edward Young

Edward est mon secrétaire privé, mon bras droit en quelque sorte, grand maître de l'agenda et rempart contre les catastrophes, il chapeaute de fait l'ensemble du personnel de la famille royale. Il a travaillé pour des partis politiques, puis dans le privé, avant de rejoindre la « firme » en 2004. Edward travaille depuis début 2019 en étroite collaboration avec Donal McCabe, mon responsable de la presse, ancien cadre de chez Ladbrokes, l'entreprise de paris sportifs.

Angela Kelly

Créatrice de mode, habilleuse, magicienne. Ma conseillère vestimentaire et confidente, rencontrée par hasard en 1992 alors qu'elle était femme de ménage chez un ambassadeur en Allemagne. Depuis, Angela a pris du galon, jusqu'à se retrouver responsable de ma royale garde-robe en 2002.

Boris Johnson

Rarement diplômé d'Eton aura été aussi ébouriffé et aussi mal fagoté. Boris Johnson, Premier ministre conservateur depuis l'été 2019, a survécu au Brexit et l'a même, en apparence, mené à son terme. Malgré les scandales, et malgré le coronavirus qui a bien failli avoir sa peau au printemps 2020.

Theresa May

Ma Première ministre pendant trois ans, de juillet 2016 à juillet 2019. Une grande sauterelle, fille de vicaire anglican, têtue, discrète et solitaire. Aussi austère dans son caractère qu'elle est exubérante dans ses choix vestimentaires. Arrivée au pouvoir dans la foulée du Brexit, ma rigide cheffe du gouvernement n'a pas trouvé la quadrature du cercle et a dû quitter son poste face à la contestation de sa majorité.

❧ LES LIEUX ❧

Palais de Buckingham

Siège de la royauté britannique depuis mon aïeule Victoria, ce palais londonien est celui des réceptions, des audiences officielles et des célébrations populaires

comme « Trooping the colours », où la famille vient traditionnellement saluer la population sur le balcon. Buckingham se situe dans un cadre verdoyant entre St James Park et Green Park, mais il est proche aussi des pouvoirs exécutif et parlementaire. Avec ses 775 pièces, mon palais subit actuellement des travaux qui devraient durer jusqu'en 2026.

Château de Windsor

Mon plus ancien château puisqu'il date de l'époque médiévale et a donné son nom à ma famille. Situé dans le Berkshire, à moins d'une heure de Londres en voiture, ce palais de plus de 1 000 pièces a été entièrement restauré après un incendie en 1992, « *annus horribilis* ». Cela en fait une résidence idéale pour mes congés de printemps et mes week-ends royaux. Windsor a servi de refuge à ma famille pendant la Seconde Guerre mondiale, de lieu de confinement pour Philip et moi pendant la Covid, et de lieu de réjouissances, avec les mariages de mes petits-enfants Harry, Eugenie et Beatrice. Harry et Meghan ont brièvement résidé sur le domaine, au manoir de Frogmore Cottage.

Château de Balmoral

Mon paradis écossais, loin des tourments des villes et du pouvoir. Ce grand manoir racheté par mon arrière-arrière-grand-mère Victoria est entouré par le parc naturel des Cairngorms et par un domaine de 20 000 hectares de plaines, de terres agricoles et de forêts. Bref, un lieu

de promenade, de pêche, de chasse et de jeux, idéal pour y passer l'été. Balmoral est synonyme de vie simple : Philip et moi y manions souvent les éponges à vaisselle et la pince à barbecue. Nous y recevons chaque année notre famille – dont Charles dans son propre manoir de Birkhall, sur le domaine – et, pour quelques jours, le Premier ministre en poste.

Château de Sandringham

Magnifique bâtiment en briques rouges du XIX^e siècle situé dans le Norfolk, dans l'est de l'Angleterre. Le château de Sandringham me sert en général de résidence hivernale : Philip et moi nous y installons quelques jours avant Noël, pour en repartir après le 6 février, jour anniversaire de la mort de mon père George VI et de mon accession au trône. La famille au grand complet nous y rejoint traditionnellement pour le réveillon et la messe de Noël à St Marie-Madeleine, qui attire chaque année des dizaines de sujets. Dans le parc de Sandringham se trouvent Wood Farm, antre de retraite de Philip, et Anmer Hall, mon cadeau de mariage à Catherine et William et leur maison de vacances.

Clarence House

Résidence de mon fils Charles depuis 2003, cette maison royale à la façade de stuc blanc se trouve sur le Mall, à quelques minutes du palais de Buckingham, en carrosse, à cheval et même à pied ! Le premier héritier y a vécu avec ses fils William et Harry, il y habite toujours,

avec Camilla ; il y reçoit aussi souvent des visiteurs officiels, de Donald Trump au dalaï-lama. Avant d'appartenir à Charles, la maison fut celle de ma mère, Elizabeth, pendant presque cinquante ans. Et avant cela encore, Philip et moi y avons vécu nos premières années de jeunes mariés. C'est d'ailleurs là qu'Anne a vu le jour.

10, Downing Street

Non loin de Buckingham Palace et du Parlement, au cœur de Whitehall, quartier du pouvoir à Londres, se situe depuis deux cents ans le lieu de travail principal du Premier ministre, le 10, Downing Street. Un « point de duplex » idéal pour les journalistes de télévision, mais aussi une rue privée soumise au contrôle policier. Le numéro 11 abrite notamment la résidence officielle du chef du gouvernement, et le 12 celle du « *Chief Whip* », chef de la majorité parlementaire.

Houses of Parliament

En bord de Tamise, au pied de Big Ben, le Parlement comprend chez nous deux Chambres, la très digne Chambre des lords, et la Chambre des communes, celle des députés, un véritable chaudron où (hors pandémie) l'on s'invective, s'interpelle et se bouscule. Les 650 députés de la Chambre des communes, initialement opposés au Brexit, ont mené la vie dure à Theresa May et à Boris Johnson avant la victoire de l'ébouriffé aux législatives fin 2019. Cette résistance a été incarnée notamment par le speaker John Bercow et son cri de guerre familial « *order*,

My Diary

order! » Quant à moi, je n'y mets les pieds que pour délivrer le très institutionnel discours d'ouverture, discours de politique générale rédigé par mon gouvernement.

Palais de Holyrood

Ma résidence principale et officielle à Édimbourg, en Écosse, estampillée « résidence royale » depuis le XVI^e siècle. Je m'y rends en temps normal une fois par an au moins, lors de ma semaine écossaise : c'est là qu'ont lieu la garden-party annuelle et la rencontre avec la Première ministre. Mes enfants Charles et Anne y ont aussi leurs habitudes. Le palais se trouve en face du Parlement écossais, que l'on désigne aussi, parfois, par le terme « Hollyrood », avec deux *l*, ce qui peut être *confusing*...

29 mars 2019

Deux mille huit cent soixante-huit diamants, dix-sept saphirs, onze émeraudes, une centaine de perles. Plus d'un kilo d'or, de précieux, de brillant. Voilà le poids de ma couronne impériale. Trop lourd, bien trop lourd pour mon cou. À quatre-vingt-douze ans, cela n'est plus raisonnable, un diadème suffit amplement. Tant pis si cela choque quelques députés et mes sujets les plus traditionalistes. À l'ouverture du Parlement, la couronne reste là, posée sur la table, chargée d'Histoire. Je m'exprime, habillée d'hermine, coiffée de diamants éclatants, et c'est déjà bien assez.

Ce kilo de couronne importun n'est cela dit presque rien à côté du poids de ma couronne symbolique de souveraine britannique. Je sens plus que jamais l'unité du royaume reposer sur mes épaules : Angleterre, Écosse, Irlande du Nord, pays de Galles, toutes nations réunies par ma royale présence. Je suis le trait d'union entre anciennes et nouvelles générations. Et par-dessus le marché, depuis 2016, entre opposants et partisans de la sortie de l'Union européenne. Trait d'union ? Disons plutôt grand écart, quand on voit ce qui se passe aujourd'hui,

jour du Brexit ajourné... Et voyez-vous, le grand écart, à mon âge, cela n'a rien d'une sinécure.

Revenons un peu en arrière, vous comprendrez. Je ne vous fais pas l'insulte de vous rappeler la naissance du Brexit, 23 juin 2016, victoire au référendum du « Leave », ceux qui veulent quitter l'Union européenne, par près de 52 % des votes. N'allez pas me demander pour quoi ou pour qui j'ai voté : la souveraine ne vote pas, elle se doit d'être neutre. Et le journal eurosceptique le *Sun* a eu beau titrer trois mois avant le scrutin « La reine soutient le Brexit », rien n'a jamais été prouvé – rien ne le sera jamais. Mon métier n'est pas d'avoir un avis, vous l'avez compris, mais de prétendre n'en pas avoir et de réconcilier tant bien que mal ceux de mes sujets qui en auraient un trop tranché. D'ailleurs, suite à sa couverture, le *Sun* a dû publier un rectificatif à la demande d'Ipsos, notre gendarme des médias. En page 2 du journal, l'article signalait l'« infraction à la clause numéro 1 du code des éditeurs de presse : l'exactitude ». Le réalisme de cette clause est évidemment discutable au pays des tabloïds, où les journaux se nourrissent des frasques princières, épient nos moindres bourdes et nos plus maigres écarts et érigent en icônes des Sarah Ferguson ou des Lady Di. Exactitude, *my foot*, mon œil, comme disent les Français.

À propos du Brexit, le 21 juin 2017, on m'a finalement supposée pro-européenne pour un imposant chapeau bleu fleuri de jaune posé sur ma royale chevelure. Il rappelait, j'en conviens, le drapeau de l'Union avec ses étoiles sur fond bleu. « Pure coïncidence », a juré en riant Angela Kelly, mon habilleuse favorite. Il s'agissait d'ouvrir la session parlementaire sans grande pompe ni diadème, pour ne pas faire de l'ombre à mon anniversaire tout juste

passé ; et puis cela devait aussi me permettre de me changer rapidement pour filer au Royal Ascot voir le fringant destrier Ribchester remporter la course inaugurale.

Bref, neutre je suis, neutre je resterai, et ma famille avec moi, en principe en tout cas. Cela ne m'empêche pas de ressentir au plus profond cette fracture qui divise mon royaume et menace de le faire exploser. Il y a les opposants au Brexit, ceux qui réclament un deuxième référendum, ceux qui tous les jours se postent devant la Chambre des communes, de bleu et doré vêtus, chapeau sur la tête et porte-voix en main. Ceux qu'on entend tonner « *Stop Brexit !* » en fond sonore de toutes les interviews télévisées. Et puis il y a les partisans les plus fervents. Je les observe en ce moment même sur mon écran de télévision. Une boîte de chocolats à la menthe devant moi, Candy, mon chien de race dorgi, sous le coude, et un autre dorgi, le vieux Vulcan, à mes pieds. Aujourd'hui, des milliers de sujets sont arrivés de Sunderland et se sont rassemblés sur la place du Parlement, mêlés à leurs camarades du parti populiste Ukip et sa manifestation « Faites le Brexit ». Ces militants-là ont laissé au placard leur *british self-control* et défilent avec des cercueils censés incarner la sépulture de notre démocratie britannique.

— Ces démonstrations me semblent d'un goût discutable, fais-je remarquer.

— Hélas ! madame¹, il faut que le peuple s'exprime, même si cela sort des canons de la bienséance.

1. En anglais, le protocole veut que l'on s'adresse à la reine en disant *ma'am*, ce qui pourrait sembler familier au lecteur français. Aussi avons-nous fait le choix d'employer « madame » tout au long du livre. [NdA.]

Cet ennuyeux philosophe, c'est Edward Young, mon secrétaire privé. Sourcils en accent circonflexe, lunettes, cou grassouillet et costume sombre. Toujours tapi dans l'ombre, à quelques pas de moi. Et tiré à quatre épingles, bien loin des militants qui envahissent la capitale aujourd'hui. Il y a là des hooligans, des jeunes filles en mini-kilts, des costauds, des tatoués, des retraités, dans une forêt d'Union Jack et de drapeaux violet et jaune frappés de l'écusson Ukip. Et au milieu, le faraud député européen Nigel Farage, peut-être bien l'inventeur du Brexit, félicitant la foule pour son courage : « Je sais qu'en étant à Westminster, nous sommes en territoire ennemi, martèle le petit bonhomme sous les hourras. C'est courageux de venir ! » Et voilà le jardinier maudit arrosant la discorde qui pousse entre le « peuple », mes sujets, et les députés qu'ils ont pourtant élus. « On ne sait pas quand on va quitter l'Union européenne », grogne un sexagénaire sans lèvres et aux profondes pattes d'oie. Il s'appelle Gérard Batten, leader du parti Ukip, du moins, paraît-il. Difficile de le différencier de ses congénères : le chef de cette formation change tous les ans. Celui qu'on reconnaît, en revanche, c'est le costaud tatoué en t-shirt blanc, lunettes sur la tête : il s'agit de Tommy Robinson, fondateur de l'« English Defence League », ex-détenu, ex-membre du parti national anglais, une formation fasciste et admirative du Troisième Reich, bref un jeune malotru que l'on n'aurait pas envie de convier pour le thé.

Difficile d'imaginer cette troupe bigarrée face aux bleuets étoilés pro-européens. Ils sont pourtant d'accord sur une chose, au-delà de Ma gracieuse Majesté : ni dans un camp ni dans l'autre on ne veut de l'accord

de divorce avec Bruxelles, proposé au vote pour la troisième fois ce vendredi 29 mars par Theresa May.

Brave et solide Theresa ! Est-ce le fait d'être la treizième Première ministre de mon règne ? Elle semble maudite. Trois votes, je dis bien trois, sur l'accord de divorce trouvé avec l'Union européenne, trois rejets. Pas faute de s'être accrochée. À l'automne 2017, elle a survécu à l'humiliation du congrès annuel du parti conservateur, où les lettres du décor s'étaient une à une écroulées derrière elle pendant qu'elle perdait sa voix, et pour tout dire sa dignité. Dignité bafouée également un an plus tard, au sommet européen de Salzburg en Autriche, d'où elle est revenue mouchée, notamment par l'as du baisemain, le président français Emmanuel Macron. Ce séduisant impudent l'avait – à mots à peine couverts – traitée de menteuse. Qualificatif bien injuste ! Ma Première ministre est si prudente qu'elle ne saurait proférer ni mensonge, ni vérité. À sa prise de fonction en 2016, elle s'est contentée d'expliquer publiquement « *Brexit means Brexit* », le Brexit signifie le Brexit. Même en privé, lors de son premier séjour à Balmoral, notre royale résidence d'été écossaise, elle n'a pas été plus loquace sur le sujet en réponse à mes questions. En tant que souveraine, la Constitution m'autorise « à être consultée, à encourager et à avertir ». Mais impossible de réaliser l'un ou l'autre, vu le mutisme de cette grande sauterelle à souliers pointus.

— Bonjour, madame la Première ministre.

— Bonjour, Votre Majesté.

— Alors, qu'entendez-vous faire pour réconcilier notre pays et accomplir votre mission ?

— Le Brexit signifie le Brexit, madame.

Moi, la reine, je n'avais aucune idée des plans de ma cheffe de gouvernement sur la réalisation du Brexit. Pire, peut-être n'en avait-elle aucune idée elle-même. Comment diriger un parti, un pays, aussi profondément divisé sur la sortie de l'Union européenne, sans laisser planer une forme d'ambiguïté sur le sujet ?

C'est ainsi quand on est à la tête d'un gouvernement qui compte dans ses rangs à la fois le très francophile et gominé Dominic Grieve et le très eurosceptique et ébouriffé Boris Johnson. Incompatibilité capillaire.

Le vieux parti conservateur n'a pas su gré à Theresa de sa souplesse, remarquez : motion de défiance enclenchée en décembre 2018, ratée, tant personne n'imaginait comment la remplacer. Puis ces trois votes donc, sur l'accord déjà décroché de haute lutte avec les pays européens. Le premier le 16 janvier, « une catastrophique défaite », selon le leader de ma royale opposition, Jeremy Corbyn. L'ex-syndicaliste, cravate de travers, a savouré l'échec d'une Theresa May défaite par deux cent trente voix, le pire score d'un Premier ministre depuis le début de l'ère démocratique. Deuxième vote, le 12 mars : défaite à peine moins cinglante par cent quarante-neuf voix. Le lendemain, les députés ont aussi rejeté une sortie sans accord de l'Union européenne ; ce scénario catastrophe où les transports se retrouveraient pour partie à l'arrêt, les contrôles douaniers débordés, les routes embouteillées, avec à la clé des pénuries de produits frais et de médicaments dans les supermarchés...

Résumons : pas de majorité pour un accord, pas de majorité pour divorcer de Bruxelles sans accord. Mes sujets sont parfois contradictoires. Sans compter qu'à chaque fois la cheffe de mon gouvernement s'est

Mercredi 8 mai 2019

retrouvée abandonnée de part et d'autre, par les plus féroces partisans du Brexit comme par ses plus acharnés opposants. Même scénario aujourd'hui. Theresa a dû promettre de lâcher les rênes du pouvoir si son accord était enfin adopté. Peine perdue. Les pro et les anti applaudissent ensemble sur mon écran de télévision quand dans l'après-midi les parlementaires rejettent le texte mis au point avec les dirigeants européens, par cinquante-huit voix encore. Désormais, chaque fois qu'une option est présentée à la Chambre des communes, la réponse fuse : c'est *no*. Toujours *no*. Nous voilà condamnés à sortir sans accord le 12 avril – un bref sursis arraché à Bruxelles – ou à organiser des élections européennes, ce qui revient à envoyer au pub des ex-alcooliques en pleine rémission.

Rebondissements, blocages, révoltes... Quelle fatigue pour ma Première ministre, dont les cernes se creusent et dont le dos se voûte à chaque nouveau rejet ! Quelle fatigue pour moi aussi, chargée de cette lourde couronne. Et comme je suis nostalgique de ma journée d'hier, escapade en tailleur champêtre à Somerset par le train royal, avec pour seul programme un chœur d'écoliers, une parade de chevaux, un destrier à baptiser... Voilà à quoi la vie devrait ressembler.

Mercredi 8 mai 2019

Archie.

Archie !

Est-ce vraiment un nom ou une abréviation ? Une race de chien ? Un cocktail ? Ou un métier ? Quel choix de prénom particulier ! Au moins le patronyme dans son intégralité fait-il plaisir à Philip qui tient à voir son nom survivre dans la lignée. Dans « Archie Harrison Mountbatten-Windsor », Mountbatten est bien placé ; l'arrière-grand-père, mon mari, est ravi. Cependant, ce drôle de choix de prénom montre bien que Harry et Meghan veulent faire les choses différemment, à leur sauce qui n'est pas – figurez-vous – une sauce à la menthe. Ou alors mâtinée de sauce barbecue, à l'image de cette Californienne qui nous bouscule quelque peu.

Et Harrison comme deuxième prénom ?

Harrison !

On croirait un acteur américain ! Quelle étrangeté !

Histoire de perpétuer malgré tout notre tradition britannique, un chevalet doré trône toute une journée, mercredi, dans la cour de mon palais de Buckingham, pour officialiser la nouvelle, au plus grand bonheur de mes fervents sujets.

« La reine et la famille royale sont ravies d'apprendre que Son Altesse la duchesse de Sussex a donné naissance à un fils à 5 heures 26 du matin aujourd'hui. Son Altesse et son enfant se portent bien. »

Ovation des passants et des plus démonstratifs partisans de notre monarchie. En dehors de cela, Harry et Meghan ont bien changé les habitudes qu'avaient installées mon petit-fils William et même mon fils Charles avant lui.

Tout a vraiment commencé il y a un mois, quand ils ont déménagé à Frogmore Cottage. Le nom « frogmore »

pourrait, certes, en rebuter certains, mais l'endroit n'a rien du marais putride pour grenouilles (*frogs*). Mes propres parents ont passé une partie de leur lune de miel à Frogmore Cottage, sur les terres de Windsor, autant dire que le domaine ne ressemble guère à un marais putride. Un manoir XVII^e, avec de hauts murs couleur crème et de grandes cheminées de briques, dix-huit chambres et des peintures de maître. Mon arrière-arrière-grand-mère Victoria se réjouissait, paraît-il, de n'y percevoir que « le bourdonnement des abeilles et le chant des oiseaux ». On y entend désormais les exclamations de la duchesse. Quoi qu'il en soit, mon petit-fils a donc décidé de s'y installer, mais à sa façon et à celle de son épouse, avec salle de yoga et nurserie « non genrée » dans un camaïeu de gris, conçue, paraît-il, par une championne de tennis, amie de Meghan. Il a aussi fallu insonoriser les murs pour que l'enfant royal échappe au bruit des avions qui survolent Windsor. Montant de la facture : près de trois millions d'euros. Allez expliquer cela au contribuable britannique, celui-là même qui réclamait à cor et à cri dans les années 1990 que je paie des impôts sur le revenu. C'est chose faite, je remplis désormais mon devoir de citoyenne contribuable chaque année, mais cela n'empêche pas ce genre de dépense somptuaire de mal passer auprès du public. J'ai discrètement mis la main au porte-monnaie, mais je préférerais donc que cela reste privé. Et puis, ajoutez la fête organisée par Meghan avant la naissance, un aller-retour à New York en avion privé et quelques nuits en hôtel cinq étoiles, soit plus de 400 000 euros, puis l'escapade avec Harry dans un spa du Hampshire, 36 000 euros, des vêtements pour femmes enceintes sur

mesure pour un demi-million d'euros, soit plusieurs fois le montant payé par mon autre belle-petite-fille, Catherine, lors de ses grossesses... Entendez-vous le tiroir-caisse ? Et pourtant, Kate sera sans doute amenée à monter sur le trône avec William, alors qu'un couronnement de Harry et Meghan reste de l'ordre de la fiction ou du scénario catastrophe : cette royale fripouille arrive sixième dans l'ordre de la succession.

Hélas, ou tant mieux, selon mon humeur, tout le monde ne peut pas être comme Catherine et ses tenues sages et classiques, portées pour certaines à plusieurs reprises. À peine ai-je dû, une ou deux fois, demander qu'une jupe soit allongée... L'épouse de William méritait bien de recevoir le mois dernier ma plus haute distinction, la dame grand-croix de l'ordre victorien, pour service rendu à ma personne – et à la famille royale. Sourire parfait et attention aux autres, en toutes circonstances, famille parfaite, avec le petit George – qui me rappelle tant William –, sa sœur Charlotte, qui veille sur lui et sait déjà bien saluer les caméras, et puis Louis, le dernier de la fratrie. Tous nés rapidement, sans scandale et dans la plus parfaite organisation. Certes, de mon temps on donnait naissance à la maison, à Buckingham ou, au pire, à Clarence House, s'il était impossible d'accoucher dans l'espace du palais. Catherine a préféré, comme sa belle-mère Diana, la Lindo Wing de l'hôpital St Mary, dans le quartier de Paddington, moins simple, disons, mais absolument millimétré, prévu et publiquement maîtrisé. Entrée le matin, sortie quelques heures plus tard, parfait couple héritier du trône sous l'œil des médias ravis. Rien à voir avec ce Portland Hospital où Meghan a donné la vie à

Archie. Un établissement américain, une arrivée imprévue en pleine nuit alors que la rumeur faisait état d'une naissance planifiée « à domicile », une grille tarifaire impressionnante, comptez 7 000 euros *a minima* pour la prestation basique. On dit que des chanteuses et des actrices connues ont accouché là-bas. En tout cas, l'hôpital sert du champagne, du foie gras et du homard aux jeunes mères. Du homard ! Comme si ce genre de mets pouvait reconforter une parturiente alors que tout le monde sait bien que seul du sommeil peut vous remettre d'aplomb... Et que les crustacés nous sont déconseillés, à nous autres *royals*, pour éviter toute intoxication alimentaire.

Mais que voulez-vous, Harry et sa femme se veulent hors-normes et c'est ainsi qu'ils agissent, quelles que puissent être mes réserves. C'est aussi leur force, savoir renouveler le genre et baigner de modernité notre vieille royauté.

Il y a deux jours, ils m'ont appelée pour annoncer la naissance d'Archie. Enfin, *Harry* m'a appelée.

— Bonjour, Granny !

— Bonjour Harry, comment se portent Meghan et le bébé ?

— Je vous appelle pour vous confirmer la naissance, Gran. Meghan va bien, merci. Elle se repose avec Archie.

— Quel intéressant choix de nom.

— Nous l'avons choisi ensemble, Meghan et moi. Ravi que cela vous plaise.

— Je n'ai pas dit ça. Mais je suis ravie pour vous.

Quelques heures plus tard, ils annonçaient la naissance d'Archie – mon Dieu, ce prénom, je ne m'y habituerai

jamais – par Internet, sur leur compte Instagram. Une petite publication très simple, « C'est un garçon », sur fond bleu, assorti du poids, 3,3 kilos, et d'un remerciement au public, indispensable. Cet allant numérique commence à m'inspirer ! J'ai moi-même publié mon premier « post » sur ce réseau social à la mode, il y a deux mois seulement, après quelques cours accélérés avec Harry et ses cousines. Premier message, donc, pendant une visite au musée de la Science. Le personnel me tend un objet plat et long, « une tablette » disent-ils. Il suffit de pianoter, comme sur un téléphone, plus facile qu'une machine à écrire. J'ai dû ôter mes gants, mais le message a, je dois dire, remporté son petit succès. Cinq ans après mon premier tweet, douze ans après avoir lancé ma chaîne YouTube sur les conseils avisés de mes petites filles, Beatrice et Eugénie. Vive mes petits-enfants et leur savoir-faire numérique ! Je m'applique sur ce plan à suivre l'exemple de Harry et de son épouse, qui ont d'ailleurs posté un adorable message pour mon anniversaire il y a deux semaines : « Joyeux anniversaire, Votre Majesté, madame, Granny. Nous vous souhaitons la plus merveilleuse des journées ! Harry & Meghan. » Le tout assorti d'une photo de moi, très joli cliché en noir et blanc je dois dire, avec rangs de perles et bibi fleuri. J'étais si jeune, alors... Qui donc a pris la photo ? À l'époque, pas de selfie. Était-ce le temps où je réparais des camions pour l'armée de terre, en pleine guerre mondiale ? Quand je conduisais une ambulance ?

Je n'ai pas eu le permis depuis, mais j'ai toujours apprécié de prendre le volant. Néanmoins, je dois me résoudre à ne plus pratiquer ce loisir que sur mes

propres terres. Impensable, impossible de me retrouver dans la même situation que Philip il y a deux mois : sortie de route en Land Rover, tonnes, collision avec une petite voiture citadine qui transportait un bébé de neuf mois. J'ai dû priver mon époux de volant sur la voie publique, en dépit de ses récriminations. Alors le même genre d'aventure, la souveraine d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande du Nord impliquée dans un accident de voiture, vous imaginez ? La dirigeante du Commonwealth, emboutir ainsi le véhicule d'un de ses sujets ? Mais je m'égare.

Aujourd'hui l'heure est aux réjouissances. Je suis donc ravie d'avoir pu rencontrer cet après-midi mon arrière-petit-fils nouveau-né, le fils de ce vaurien de Harry. Et ce, malgré son prénom absurde. Quel joli cadeau, à deux semaines à peine de mon anniversaire ! Encore une fois, William et Catherine ont fait mieux, bien sûr ; le prince Louis, leur troisième, est arrivé, lui, à deux jours seulement de ma date de naissance, comme un ravissant présent. Qu'importe au fond, puisque mon anniversaire officiel, le vrai, le public, est célébré le deuxième samedi de juin. J'ai pu rencontrer Archie après le *photocall* parental à St George's Hall. C'est Harry, le père, l'homme donc, qui a présenté le bébé sous l'œil des caméras. Quelle marque de modernité ! Moi-même j'avais dû me battre pour que Philip assiste finalement à la naissance d'Edward, notre dernier... Je me rappelle encore notre dispute.

— Lilibeth, pas question d'être présent dans la chambre pour l'arrivée de notre fils ! Ce sont des moments qui requièrent une certaine intimité !

— Philip, c'est vous mon intimité.

— Merci beaucoup, chou, mais c'est non ! Que le mystère soit préservé.

— C'est votre souveraine qui l'ordonne !

Carte maîtresse : ici, au Royaume-Uni, la dame l'emporte à tous les coups. Et Philip avait dû obtempérer.

Mais revenons aux parents modernes.

Juste après leur petit intermède télévisé, trois minutes à peine, Harry et Meghan nous ont donné rendez-vous dans une pièce privée de Windsor pour nous présenter notre huitième arrière-petit-fils, à Philip et moi. Un rendez-vous délicieux et très détendu. Nul besoin de porter tailleur et chapeau, il m'a suffi d'un doux gilet de mamie. Quelle joie ! Quel joli bambin à la peau de lait, et quel heureux tempérament ! On pourrait penser que la félicité s'émousse au bout de quelques naissances d'arrière-petits-enfants, mais il n'en est rien. Doria Ragland, la mère de Meghan, était présente également. Une femme charmante, quoiqu'un peu particulière avec son parfum d'huiles essentielles et son tapis de yoga toujours en bandoulière. Moi, la reine, j'ai donc donné ma bénédiction à cet étonnant prénom que mon petit-fils a trouvé, et validé son choix de ne pas demander de titre de noblesse pour le petit Archie.

— Granny, vous comprenez, avec le souvenir de maman, je préfère que mon fils échappe aux flashes et aux caméras.

— Évidemment, Harry. Vous n'êtes pas le seul de la famille à faire ce choix et il me semble tout à fait sain.

Cela m'épargne aussi d'autres réflexions. J'en suis bien consciente en tant que souveraine : une famille royale resserrée nous donnera plus d'efficacité, et cela

ne m'empêchera pas de voir cet arrière-petit-fils que ses parents souhaitent protéger des premières lumières. Voilà donc les nouvelles de ces derniers jours, qui ne m'ont guère laissé le temps de coucher mes occupations sur le papier.

Oh, parmi les autres informations récentes, les vingt-sept pays de l'Union viennent de proposer à ma Première ministre un nouveau type incongru de gymnastique. Cela s'appelle la « flexextension » : il s'agit en fait de reporter le Brexit pour une durée indéterminée, pour peu que la rupture intervienne avant le 31 octobre. Je dois admettre que le procédé est astucieux. Il y a un mois, Theresa May réclamait un délai jusqu'à la fin juin. Elle assurait même à Donald Tusk, le président du Conseil européen, qu'elle commençait à préparer les élections européennes. Élire donc des parlementaires européens dans un pays qui a choisi de quitter l'Europe. Au pays de l'humour absurde, l'histoire atteint un sommet et je n'aimerais pas être dans la peau de nos euro-députés britanniques envoyés à Bruxelles et à Strasbourg pour quelques semaines seulement, en pleine séparation houleuse... Comme elle l'avait évoqué lors d'un de nos rendez-vous hebdomadaires à Buckingham, la Première ministre a donc sollicité il y a un mois auprès des Européens ce report de la séparation officielle.

— Dites-moi, madame la Première ministre, quelles nouvelles ?

— Madame, afin d'être sûre que le Brexit se passe de façon fluide, je compte demander un délai qui permettrait d'obtenir un accord convenable pour une majorité.

— Mais cela nous obligera à organiser un scrutin européen, n'est-ce pas ?

— En effet, madame.

— Ne trouvez-vous pas cela... particulier ?

Silence de Theresa. Parfois le « gouvernement de Sa Majesté » est fort loin de moi dans ses *desiderata*.

Que croyez-vous qu'il arriva ? Comme souvent, les dirigeants européens semblent avoir pris un malin plaisir à ne pas se conformer aux souhaits de ma cheffe du gouvernement. Ou serait-ce même Londres et tout mon royaume qu'ils souhaitent contrarier ? En tout cas, le président du Conseil européen a offert, en lieu et place de la solution de Theresa May, cette étrange « flexension » qui permet de repousser le Brexit jusqu'à ce que les parlementaires valident l'accord de sortie négocié par ma Première ministre. Si tant est qu'ils finissent par le faire. Nous voilà donc quasi assurés de participer au scrutin européen dans moins de trois semaines. Troisième appel aux urnes en quatre ans pour l'ensemble de mes sujets. Sans la présence joyeuse de mes arrière-petits-enfants, je serais moi-même – quoique je ne vote pas – envahie par la « Brexit fatigue »...

Vendredi 24 mai 2019

Il était écrit que 2019 serait une année où je perdrais plusieurs membres de mon entourage proche. En octobre dernier, déjà, ma dernière chienne corgi, Whisper, m'a quittée après m'avoir suivie partout pendant deux ans, yeux brillants et queue ballottant, des couloirs de Buckingham à ceux de ma résidence écossaise de

Balmoral. Ce fut un motif d'immense tristesse pour moi, d'autant que la pauvre petite chienne n'avait que douze ans. En janvier, c'est Keston, l'un des chevaux de Scotland Yard qui a disparu. Un beau destrier blanc, l'un des plus facétieux membres de mon escorte royale lors de grands événements. Et c'est maintenant au tour de Theresa May. Elle vient à l'instant de faire ses adieux sur le perron de Downing Street. Tailleuse rouge, les larmes aux yeux.

« J'ai tout fait pour convaincre les députés de soutenir mon accord, articule-t-elle d'une voix serrée. Hélas, je n'ai pas pu les convaincre de le faire. [...] Maintenant il est clair pour moi qu'un nouveau Premier ministre doit conduire ces efforts, dans l'intérêt du pays. J'annonce donc aujourd'hui que je vais démissionner de mon poste de dirigeante du parti conservateur et unioniste, vendredi 7 juin, pour qu'un successeur puisse être choisi. »

Une nouvelle guère surprenante en ce qui me concerne, puisque la Première ministre a soulevé le sujet lors de notre rendez-vous hebdomadaire mercredi. Je n'ai pas cherché à l'en dissuader, ce n'est pas mon rôle. Mais je vais regretter nos tête-à-tête chaque semaine, entre les murs bleu pâle et familiers de ma jolie salle d'audience privée, nos échanges pudiques et corrects, mais enrichissants, et même son goût pour les chaussures extravagantes, comme ces intéressants escarpins imprimés léopard. J'appréciais sa volonté de ne pas dépendre des courants et des factions de son parti, ni d'amis à qui elle devrait rendre services et faveurs. Peut-être nous trouvais-je quelque point commun. C'est sans doute cela, aussi, qui l'a perdue.

Hélas, moi qui me réjouissais d'adopter pour quelque temps un régime sans Brexit, en compagnie de mes arrière-petits-enfants, d'admirer des pur-sang aux muscles dessinés, lancés en pleine course, me revoilà plongée dans le bain politique contre mon gré. Comme si les travaux en cours dans l'aile est de Buckingham ne suffisaient pas, c'est tout mon royaume qui semble en pleine recomposition. Pour le meilleur ou pour le pire, l'Histoire le dira.

La période a commencé par une polémique, sans lien avec le Brexit mais fort inconfortable : des militants ont critiqué et même condamné, l'invitation que j'ai faite au roi du Bahreïn au traditionnel spectacle équestre de Windsor. J'entends leurs arguments : ils estiment que convier le souverain lui donne une occasion de communiquer, alors même qu'il se trouve à la tête d'un régime de plus en plus répressif. Il ne m'appartient pas d'en juger. Et ce n'est pas moi qui incite mon gouvernement à vendre chaque année des millions de livres sterling d'armement au Bahreïn. Je ne m'étais d'ailleurs pas mise en frais pour mon homologue : manteau sombre, talons plats et foulard de soie noué sur la tête, une tenue simple et sans grand protocole pour un week-end sans pompe à Windsor. Je ne pouvais pas non plus interdire au prince Salman bin Hamad al-Khalifa de participer à cet événement équestre auquel il a plusieurs fois assisté. Nos liens remontent à plusieurs années, le prince du Bahreïn était invité au mariage de mon petit-fils William, il m'a offert plusieurs chevaux, il s'entend bien avec mon cher fils Andrew. Chapitre clos, donc. Je n'ai pas laissé ses opposants gagner la fête. J'ai pu assister au spectacle

comme prévu, et même y retrouver Harry, tout de bleu vêtu comme moi, un discret hommage à son petit garçon.

— Alors, Harry, comment se passe cette vie de jeune papa ?

— Oh, les choses sont fantastiques, Granny, même si... (il bâille) j'aimerais dormir un peu plus. Je vous prie de m'excuser.

— Les pères modernes ne sont plus ce qu'ils étaient autrefois. J'aurais aimé que votre grand-père soit fatigué comme cela...

— Oui ! Bravo ! Formidable !!

C'est Philip qui tressaille d'allégresse devant la démonstration de saut, ignorant qu'il est l'ironique sujet de notre conversation. Je m'abstiens de lui en faire part : pour une fois que mon époux apprécie une démonstration équestre, sans lui-même manquer de s'endormir !

Au chapitre des réjouissances printanières, Catherine m'accueille quelques jours plus tard au spectacle floral de Chelsea, dans un jardin de sa création, évidemment à son image, très doux, docile et chic, tout le contraire de ces mauvaises herbes que j'aime malmenier dans ma pelouse lorsque l'humeur se fait maussade. Ma garden-party me donne d'ailleurs l'occasion de porter l'un de mes chapeaux fleuris favoris – deuxième garden-party, car j'ai confié à Charles la première de l'année, il y a dix jours. Le prince de Galles doit s'entraîner à affronter ces événements charmants mais épuisants. Vingt-sept mille tasses de thé, vingt mille tranches de gâteau, plusieurs milliers de membres du public invités et, *last but not least*, des sujets de conversation à trouver pour chacun...

Je n'aurais donc manqué cette deuxième garden-party pour rien au monde, mais encore une fois, la

politique est venue gâter l'ambiance pourtant douce et ensoleillée. Un discours de Theresa May, à 4 *pm*, pile à l'heure de la réception. Quelques minutes avant, la foule semble bruisser, les dames s'intéresser brusquement à leur sac à main, et les hommes palper leur poche de poitrine. Je soupçonne certains invités de suivre l'intervention de la Première ministre par Internet, sur leur téléphone portable, bien que le réseau soit farceur sur les pelouses du palais de Buckingham. Heureusement, personne n'a le mauvais goût de mentionner le sujet auprès de moi ou d'autres membres de la famille royale. Y penser toujours, n'en parler jamais ? Il flotte en tout cas dans l'air comme un parfum de fin de règne, sauf que ce n'est pas le mien, *thank God*, qui se termine. Piquée par la curiosité, dès que les invités sont partis je me jette sur la transcription du discours de ma Première ministre, en sirotant mon gin de 7.30 *pm*. Une sorte de discours de la dernière chance, où Theresa May semble prête à tout concéder pour faire enfin adopter l'accord de sortie de l'Union européenne. Pour l'Histoire, en voici quelques extraits.

« Aujourd'hui je fais une offre sérieuse aux parlementaires de tous bords : un nouvel accord sur le Brexit. [...] J'ai écouté les inquiétudes des unionistes irlandais à propos de la solution irlandaise. Alors le nouvel accord Brexit va plus loin, pour y répondre. Si cette solution irlandaise doit être appliquée, le gouvernement s'assurera que la Grande-Bretagne reste alignée avec l'Irlande du Nord. [...] Le nouvel accord obligera aussi le gouvernement à chercher un commerce physique avec l'UE aussi fluide que possible. [...] J'ai également écouté attentivement ceux qui défendent un

deuxième référendum. Ma propre opinion est connue, je ne crois pas que nous devrions en passer par là, parce que je pense que nous devrions appliquer les résultats du premier référendum et ne pas demander aux Britanniques de voter dans un second scrutin.

« Mais j'admets qu'il y a des sentiments sincères et authentiques concernant ce sujet important dans tous les camps à la Chambre des communes. Le gouvernement inclura par conséquent dans la loi sur le Brexit l'obligation [pour le Parlement] de se prononcer sur le fait d'organiser ou non un second référendum, avant que l'accord soit ratifié. [...]

« Alors pour ces députés qui veulent un deuxième référendum pour confirmer l'accord obtenu avec Bruxelles : [...] il faut adopter la loi de retrait pour que ce deuxième référendum ait lieu. »

Je n'apprécie guère l'idée de ce nouveau scrutin, qui risquerait de creuser encore la fracture au sein de mon royaume. À mon âge, je ne sais jusqu'à quand je peux jouer le pont qui relie mes sujets par-dessus le « *Brexit divide* ». Mais je comprends que la Première ministre dispose de peu de recours pour faire passer l'accord sur le Brexit et quitter, enfin, l'Union européenne, sans être obligée d'organiser des élections législatives. Elle a beau dire, Theresa, que « c'est un moment formidable pour être en vie », et qu'« un futur formidable attend le Royaume-Uni », force est de constater qu'en ce moment, mon royaume est un immense chantier.

« Le plus gros problème du Royaume-Uni aujourd'hui, c'est sa politique. » Là, je ne peux que lui donner raison. Problème pour le royaume *et* pour la cheffe de mon gouvernement, d'ailleurs. Car le discours ne suffit